



Article scientifique

Article

2006

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Les traditions céramiques dogon

Gallay, Alain; Kalapo, Y.; Guindo, E.

How to cite

GALLAY, Alain, KALAPO, Y., GUINDO, E. Les traditions céramiques dogon. In: Etudes maliennes, 2006, vol. 65, p. 127–144.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:14857>

Les traditions céramiques dogon

Alain Gallay

avec la collaboration de Youssouf Kalapo et Elisée Guindo

1. L'ethnoarchéologie de la céramique en Pays dogon

Le Pays dogon est réputé pour ses traditions artisanales. On connaît bien l'art des forgerons qui, en dehors du travail du fer, sculptent également le bois pour fabriquer des manches d'outils et les fameuses portes de greniers, très richement ornées. Ce sont eux qui sont à l'origine de la très riche statuaire de la région et des masques étudiés dans les années 1930 par l'ethnologue Marcel Griaule (1938). On connaît moins d'autres artisanats comme le tissage, la vannerie ou la poterie (Bedaux 1986 a et b). Depuis une dizaine d'années, nous nous sommes donné pour tâche d'étudier l'artisanat de la poterie, aujourd'hui en cours de disparition sous la pression de la diffusion de la vaisselle métallique d'origine industrielle, et de dresser un tableau complet des traditions céramiques du Pays dogon (Gallay, de Ceuninck et al. 2001, Gallay, Kalapo et al., 2001, 2002, 2003, 2004)¹. Notre intérêt s'est porté plus particulièrement sur les relations existant entre les différentes traditions et les principales communautés dogon parlant notamment des dialectes distincts (Gallay 2003, 2005). Ce projet, intégré au programme de recherche international "Peuplement humain et évolution paléoclimatique en Afrique de l'Ouest", est arrivé aujourd'hui à son terme et nous avons commencé la rédaction d'une synthèse réunissant l'ensemble de l'information récoltée.

Nous nous sommes limité à quelques aspects de ce vaste domaine. Nous avons ainsi tenté de dégager les caractéristiques techniques et stylistiques des diverses traditions, à délimiter les aires géographiques de production en laissant au second plan les mécanismes économiques de diffusion assurant aux poteries une extension géographique plus large, notamment à travers la vente sur les marchés. Nous avons attaché une attention particulière à l'étude des modalités de mariage situées à l'origine des sphères d'endogamie des potières, principal mécanisme assurant la diffusion et de la délimitation d'une tradition dans l'espace.

Au niveau des choix techniques, toutes les céramiques de la Boucle du Niger sont des céramiques montées à la main sans l'aide du tour. Le montage comporte toujours deux phases. La première a recours à diverses méthodes pour façonner l'ébauche et construire la partie inférieure du récipient. La seconde utilise toujours le colombin. La poterie est cuite directement au contact du combustible selon des modalités qui varient peu d'un lieu à l'autre. Le meilleur critère de reconnaissance d'une tradition se situe dans la manière d'aborder le façonnage de l'ébauche et de monter la préforme. Les supports utilisés pour le façonnage lors de cette phase préliminaire, ainsi que les types d'instruments mis en oeuvre, sont également caractéristiques. Le tableau 1 résume les options actuellement identifiées dans la boucle du Niger. A l'exception du moulage sur forme concave, propre aux potières somono du Delta, toutes sont présentes en Pays dogon.

Les techniques de creusage de la motte, de modelage et de montage en anneau présentent une

première mise en forme limitée au façonnage du fond, alors que tout le reste du récipient est monté au colombin. Ces trois options impliquent toutes une dernière phase de régularisation externe et parfois interne du fond par raclage. La technique du pilonnage sur forme convexe (moulage sur poterie retournée) permet de monter la moitié inférieure du récipient jusqu'au niveau du diamètre maximum. Seule la moitié supérieure de la poterie est montée au colombin. Enfin, la technique de pilonnage sur forme concave permet en principe de monter la totalité de la céramique à l'exception du bord, seule partie façonnée à l'aide d'un colombin (fig. 1). Il arrive néanmoins fréquemment que le façonnage par pilonnage se limite à la seule moitié inférieure du récipient, le haut de la panse étant monté au colombin. Cette perspective permet de proposer des diagnostics précis des diverses traditions fondés sur la conception de façonnage de l'ébauche et de la préforme et les outils utilisés lors du façonnage, notamment les types de support assurant une mobilité plus ou moins grande de la poterie.

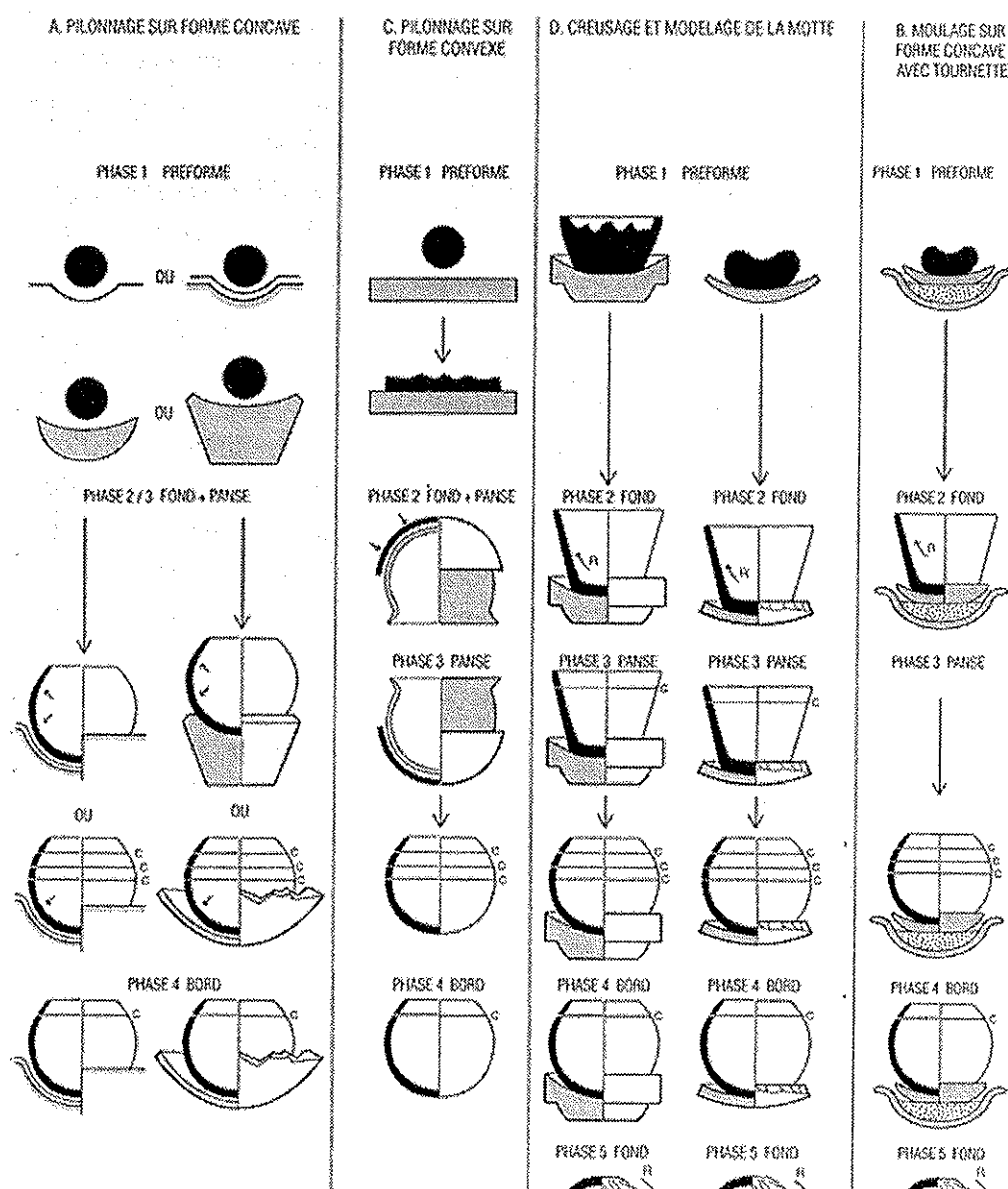


Fig. 1. Principales techniques de montage observées au sein des traditions céramiques de la Boucle du Niger.
Infographie Serge Aeschlimann.

Les enquêtes menées sur l'ensemble du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon montrent qu'il existe de nombreuses traditions céramiques distinctes. A quelques exceptions près, dont les Bozo, toutes les ethnies de la boucle du Niger possèdent leurs propres traditions céramiques. Ces traditions sont maintenues même lorsque des potières de classes artisanales distinctes occupent le même village. Chez les Dogon, la production de la céramique peut être une activité spécialisée au sens de Roux et Corbetta (1990) qui donnent de ce terme la définition suivante : la spécialisation technique est la production exclusive, par un sous-groupe d'individus, d'objets consommés par la communauté villageoise ou régionale toute entière. Elle se déroule alors au sein des castes de forgerons. Les femmes des agriculteurs nobles peuvent néanmoins produire également une céramique particulière appelée ici tradition A. Ces divers groupes sociaux comprenant des agriculteurs nobles et diverses castes de forgerons sont largement endogames bien que des mariages exceptionnels puissent avoir lieu aujourd'hui entre certaines castes de forgerons. La poterie est également une activité domestique puisque la potière travaille à domicile. La résidence matrimoniale est essentiellement patrilocale. La femme va habiter dans la concession (maison) de son mari, soit dans le même village, soit, plus fréquemment, dans un autre village. Les déplacements des potières des lieux de naissance où elles apprennent leur métier aux lieux de résidences de leurs maris, où elles l'exercent effectivement, constituent donc le principal mécanisme assurant la diffusion d'une tradition dans l'espace. Ce dernier définit des sphères d'endogamie bien délimitées dans l'espace et donc identifiables sur le plan géographique (Gallay, de Ceuninck 1998).

Tout classement des traditions céramiques dogon devrait à terme faire intervenir les divers dialectes parlés par les potières. Cette prise en compte des données linguistiques se heurte malheureusement à des connaissances encore limitées sur les composantes linguistiques du monde dogon. Il n'existe pas à l'heure actuelle d'étude d'ensemble de la langue dogon ayant fait l'objet de publication, mise à part l'article déjà ancien de Calame Griaule (1956) et le rapport général, fruit d'une large enquête, proposé par Hochstetler (2004). La classification des divers dialectes, ainsi que le rattachement de ces derniers aux grands groupes linguistiques africains, reste donc à ce jour l'objet de nombreuses incertitudes. Les diverses traditions sont, ici, désignées par des lettres ² (fig. 2, 3 et 4).

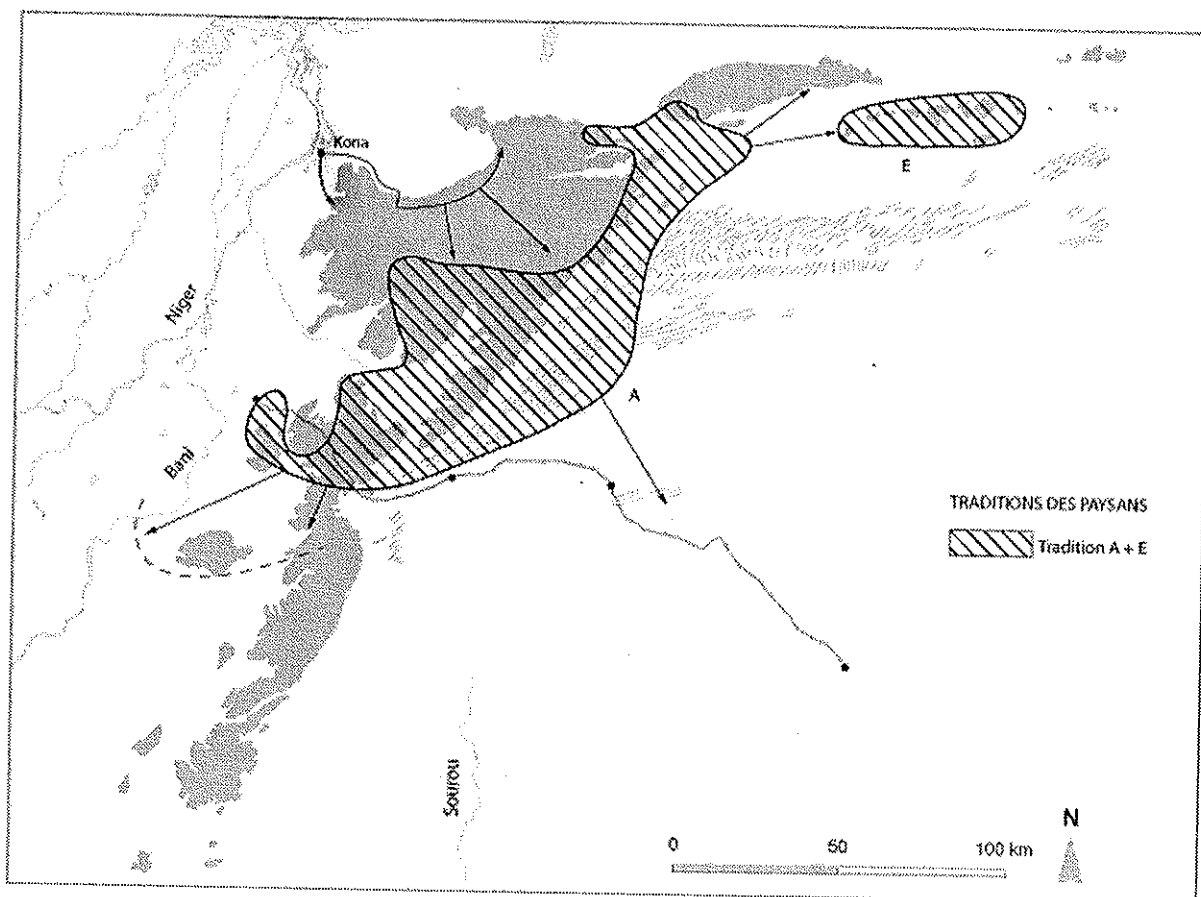


Fig. 2. Carte de répartition des traditions céramiques dogon. Tradition des paysans nobles. Infographie Jean-Gabriel Elia.

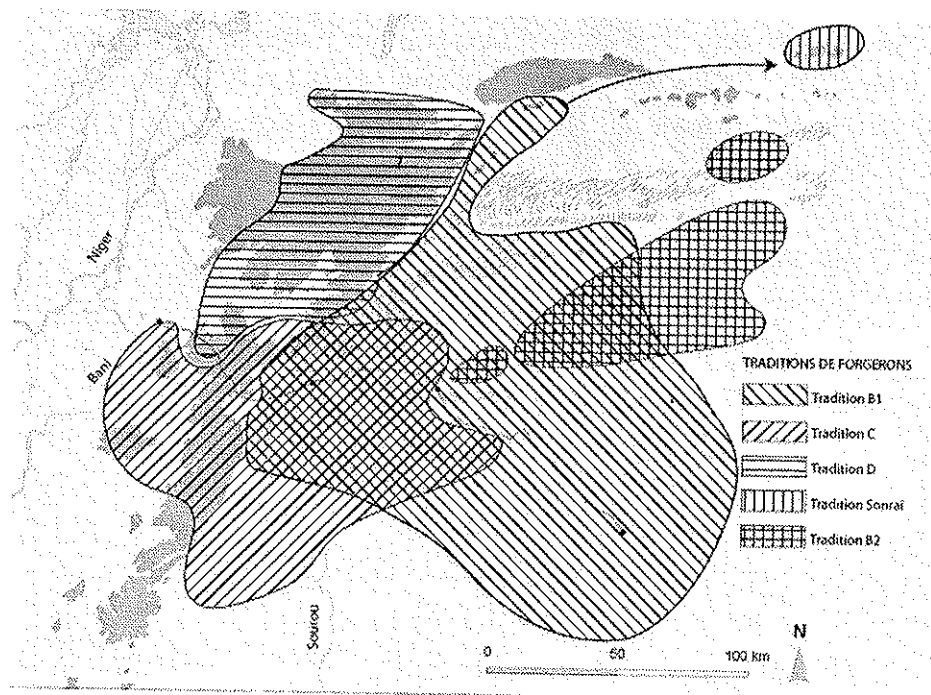


Fig. 3. Carte de répartition des traditions céramiques dogon. Tradition des clans de forgerons. Infographie Jean-Gabriel Elia.

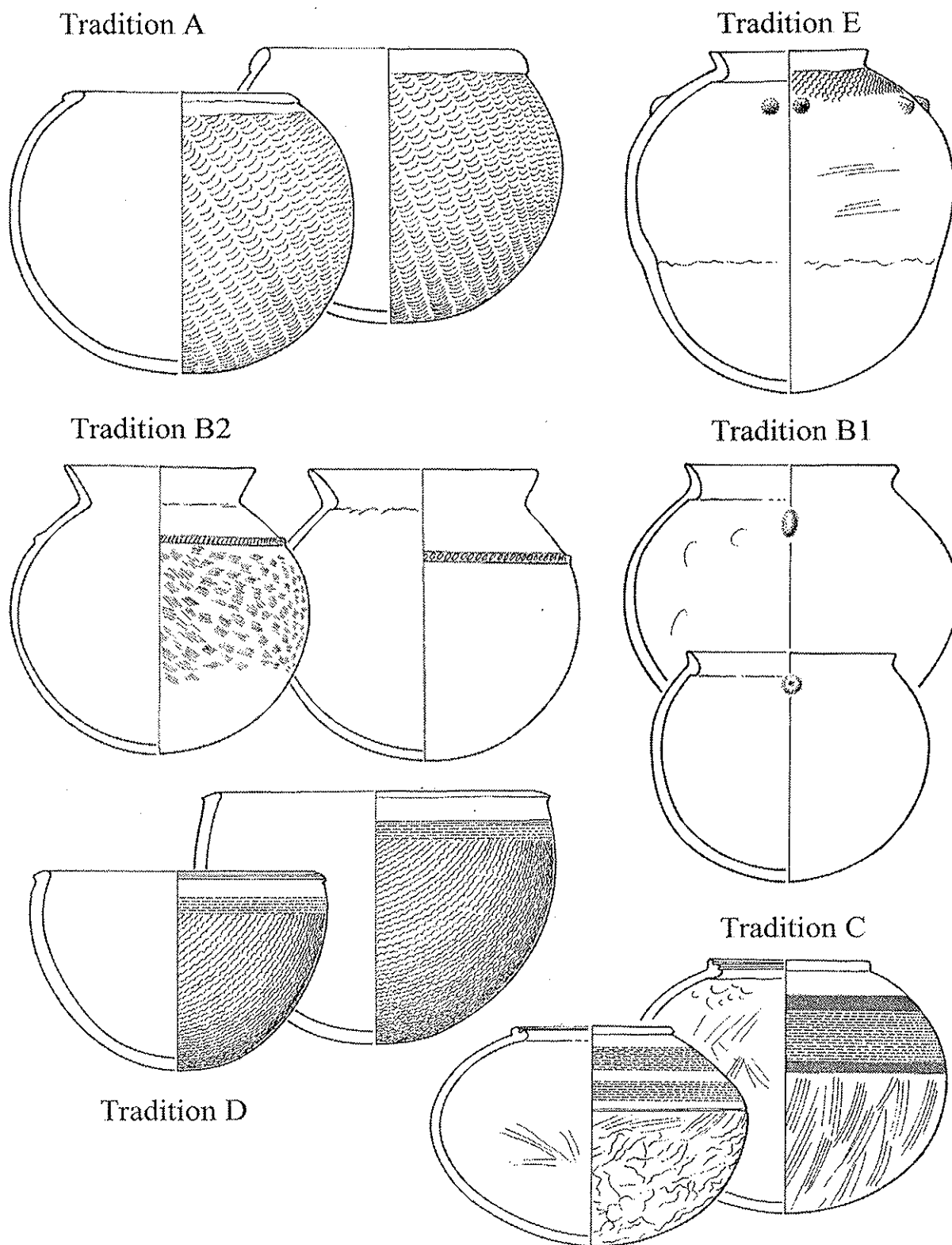


Fig. 4. Quelques poteries de diverses traditions. Infographie Serge Aeschlimann

2. Les traditions de femmes d'agriculteurs

2.1. Tradition A (agriculteurs dogon)

La fabrication de la céramique est aux mains des femmes de paysans nobles et ne constitue donc pas une production de caste. Cette activité est limitée à certains villages dont pratiquement toutes les femmes font de la céramique avec une forte tendance à l'endogamie villageoise et à des mariages dans un environnement proche en cas d'alliances externes (Gallay, de Ceuninck *et al.* 2001). Ces villages fonctionnent comme de véritables ateliers. Il est également possible de rencontrer à la périphérie de l'aire d'extension de la tradition A des familles isolées dans des villages où la production de la céramique est assurée par des femmes de forgerons. C'est le cas notamment dans la partie méridionale du Plateau en zone tomo.

Le montage s'effectue par pilonnage sur forme concave à l'aide d'un percuteur de pierre selon la formule fond + panse (phase 1) → bord (phase 2). La poterie repose sur une natte de fibres d'écorce de baobab placée sur une meule creuse souvent récupérée dans les grottes de la Falaise ou sur une dépression aménagée dans le sol. La natte de baobab que l'on désigne également sous le terme technique de vannerie droite à brins cordés peut être remplacée par une natte commune, ou de la toile de sac, ou supprimée. Cette situation s'observe dans les zones marginales, notamment dans la région de Douentza. Il s'agit, dans cette région, d'un phénomène récent remontant aux années 1970.

Les formes sont d'une extrême monotonie et se limitent à des sphères ou, plus rarement, à des demi-sphères. Les bords sont épaissis. Les plus nombreuses présentent une surface couverte des empreintes négatives de la natte utilisée lors du montage. D'autres poteries, moins nombreuses, montées directement sur meule creuse, ont des surfaces lisses. Quelques exemplaires portent un ou deux petits mamelons placés directement sous le bord.

L'aire d'extension de la tradition A est centrée sur le Plateau et la Falaise. Sur le Plateau, la tradition se concentre dans la moitié sud-est du Plateau et occupe les zones de parlers dogulu et donno. Les potières de tradition A sont par contre absentes des zones de parlers bondum, tiranige, mombo et ampari. Dans la partie méridionale du Plateau, en zone tomo, seuls deux ateliers sont présents à Modjodjé-lé et Gani do. Plus au sud, on mentionnera une extension secondaire (de faible durée ?) en direction du Sud en zone tomo avec une ou deux familles de potières par village originaire pour la plupart de Gani-do. Nous retrouvons la tradition A sur la Falaise en zone teau, toro et togo (Bedaux 1986a et b). Les villages de la plaine du Seno pratiquant la tradition A ont tous d'étroites relations familiales avec les villages de la Falaise comme c'est le cas de Diennsagou près de Madougou. Dans la région de Bamba à Douentza, les villages les plus périphériques parlent le jamsay tegu.

Il est tentant de voir dans la tradition A un style de céramique étroitement associé au peuplement dogon originel. Selon les recherches hollandaises entreprises dans les grottes de la Falaise, ce type de céramique apparaît lors de la phase dite tellem moyenne, postérieure à 1260-1400 apr. J.-C. Cette étape montre une certaine continuité par rapport à la phase antérieure.

re (tellem ancienne), mais aussi une rupture, avec l'apparition d'éléments nouveaux importants dans l'architecture et la culture matérielle (Bedaux, Lange 1983). A notre avis, ces éléments trahissent l'arrivée des premiers Dogon vers 1400, et leur cohabitation avec les Tellem. Cette estimation est en accord avec celle de l'âge du plus ancien grand masque du Sigui conservé à Ibi (Griaule 1938). La date d'arrivée des premiers groupes dogon doit être aussi antérieure au règne du prince mossi du Yatenga Naba Rawa (1470-1500 apr. J.-C.), auquel les traditions attribuent le premier refoulement des Dogon vers la Falaise (Izard 1985). La tradition A pourrait avoir eu anciennement une extension plus grande qu'actuellement. Elle est par exemple présente dans le Gourma-des-Monts à une époque ancienne, mais disparaît ici dans les années 1820-1825, notamment dans le massif du Sarnyéré. Plus près de nous, la présence de potières de traditions A dans la partie méridionale du Plateau en zone tomo paraît correspondre à un repeuplement très récent et éphémère d'une zone probablement totalement désertée au moment des grandes sécheresses de la période 1912-1945.

2.2. Tradition E (agriculteurs du Gourma-des-Monts et Rimaïbé)

Cette tradition est partagée par les paysans dogon parlant le toro tegu et les Peul Rimaïbé du Gourma-des-Monts. Dans les deux groupes, n'importe quel homme ou femme peut pratiquer cet artisanat. Contrairement à ce qui se passe dans les autres traditions, où la mère enseigne à ses filles, la transmission des savoir-faire suit ici les voies les plus diverses.

La partie inférieure de la poterie est montée sur fond retourné selon la formule fond + panse → panse + bord. La partie supérieure est montée au colombin et régularisée par battage à la palette, un percuteur d'argile servant d'enclume interne. Ces particularités signent la probable origine peul de cette technique.

La céramique présente des formes simples peu décorées. Une seule bande décorée à la cordelette roulée, simple, double ou triple, peut orner la partie supérieure. On rencontre également de gros mamelons, circulaires ou allongés verticaux.

La tradition est limitée au Gourma-des-Monts, soit aux villages rimaïbé de plaine parlant peul et aux villages dogon de parler toro tegu occupant les massifs montagneux, Mont-de-Tabi, Sarnyéré, etc.

Nos connaissances sur l'histoire de la tradition E proviennent notamment des enquêtes menées au Sarnyéré (Gallay, Sauvain-Dugerdil 1981, Bedaux *et al.* 2003). Nous sommes en effet bien renseignés sur la période au cours de laquelle a eu lieu, dans cette montagne, le passage d'une tradition A ancienne à la tradition E, événement situé dans les années 1820-1825. L'influence des bouleversements introduits par la Dina de Seekou Aamadou – Hamdallahi est fondée en 1820-21 – reste, actuellement, la moins mauvaise hypothèse permettant d'expliquer cette rupture. On peut en effet se demander si l'installation des villages de culture rimaïbé du Gourma-des-Mont ne remonte pas à cette époque et si ce changement du paysage ethnique n'est pas le phénomène qui a causé l'introduction d'une nouvelle tradition céramique dans cette région.

3. Les traditions céramiques des femmes de forgerons

3.1 Tradition B (forgerons jeme- na)

La tradition B peut être subdivisée en deux ensembles qui paraissent relever d'histoires distinctes. La tradition B1, centrée sur l'ancien Yatenga (Burkina Faso) et le centre de la plaine du Seno, est pratiquée par les femmes des forgerons djèmè na (Gallay 2002). Les quatre patronymes les plus fréquents sont Zoromé, Niangali, Kindo et Djimdé. Sur le plan matrimonial, les déplacements des potières de la tradition *jeme-na* entre lieu de naissance et de mariage semblent se dérouler selon deux modes. Les déplacements à longue distance caractérisant les potières les plus âgées s'opposent aux déplacements plus limités des potières les plus jeunes. Cette situation, propre à la tradition B1, peut être considérée comme caractéristique d'une migration récente et d'une situation de recomposition d'une nouvelle sphère d'endogamie plus proche de la Falaise décalée géographiquement par rapport au Yatenga, lieu d'origine de la migration.

Le façonnage de la céramique se rattache à la technique du pilonnage sur forme concave. Les instruments comprennent des moules massifs d'argile cuite et des percuteurs d'argile cylindriques. La palette est inconnue ou d'un usage très exceptionnel. Les poteries peuvent également être montées dans une dépression maçonnée dans le sol. Dans la région de Douentza, une natte de fibres d'écorce de baobab ou une natte traditionnelle de feuilles de ronier, dite également vannerie diagonale, peut compléter les supports traditionnels. La formule de montage est de type fond + panse $\rightarrow$ col. Le col est ajouté dans une seconde phase pendant laquelle la poterie est placée dans un grand tesson de céramique. On rencontre pourtant également la formule fond + panse $\rightarrow$ panse + bord lorsque la seconde moitié du récipient est montée au colombin.

Les céramiques de tradition jeme-na se distinguent clairement des céramiques des autres traditions de la plaine du Seno par leur forme régulièrement sphérique et la rareté des poteries à ouverture très étroite. Les cols largement évasés sont absents. Le décor est quasi-absent mis à part des cordons en relief, impressionnés ou non.

L'aire occupée par la tradition B1 englobe le nord du Burkina Faso et la plus grande partie centrale de la plaine du Seno. La première langue parlée est le mossi, mais les potières, qui vivent dans des villages où la langue dominante est le dogon, parlent également, et parfois exclusivement, les dialectes locaux : jamsay tegu et toro soo.

Les potières pratiquant la tradition B2 appartiennent pour la plupart aux familles Ongoiba, Goro, Djémé, Aya et Ganamé. Les patronymes les plus fréquents des traditions B1 et B2 présentent un faible degré de recouvrement témoignant clairement de deux groupes de familles associées revendiquant toutes deux leur appartenance au clan des *Jeme-na*, mais conservant une certaine autonomie d'ordre historique. Cette autonomie se reflète au niveau des mariages dans deux sphères d'endogamie distinctes.

La tradition B2 reste très proche des techniques de la tradition B1, tant au niveau des outils que de la chaîne opératoire, une situation qui témoigne certainement d'une communauté d'origine. La comparaison des chaînes opératoires de façonnage des deux traditions permet néanmoins de mettre en évidence des différences significatives. Dans la tradition B1, des colombins sont plus fréquemment intégrés au montage de la panse et l'on observe une régularisation des panses par raclage à l'aide d'un tesson. Dans la tradition B2, les modalités de façonnage et de pose des colombins du bord ainsi que l'utilisation des instruments en calebasse confirment que les bords évasés en forme de col sont spécifiques, puisqu'ils s'affirment aussi bien du point de vue technique que du point de vue stylistique. L'engobage paraît également caractéristique de cette technique.

La poterie de la tradition B2 reste stylistiquement proche de celle de la tradition B1. Les potières sont néanmoins conscientes de son originalité et avancent l'idée d'une mode mieux adaptée au goût local. La présence de « cols », en fait des bords évasés affirmés, l'abondance des décors en relief de type cordons courts, ou cordons impressionnés, les bords encochés et le décor peigné à l'aide d'un ressort métallique sont caractéristiques de cet ensemble. Ces particularités se retrouvent partiellement dans la tradition mossi bien que cette dernière présente certaines originalités. Cette situation, au vu de ce que l'on sait du contexte social des potières de tradition B2, pose un problème non résolu.

La tradition B2 se rencontre essentiellement dans le Dinangourou en territoire malien, le long de la frontière avec le Burkina Faso. Son histoire est intimement liée à celle des Dogon qualifiés parfois d'Houmbébé, descendants du clan Ono (Gallais, Marie 1975).

La question de la présence de cette seconde tradition dans la région de Douentza et le Dianwéli, zone occupée traditionnellement par des Houmbébé, reste encore aujourd'hui en suspens. Dans cette région, l'utilisation de nattes confère aux poteries des surfaces uniformément décorées qui rapprochent ces productions des traditions dogon A et peul.

L'analyse des relations entre traditions B1 et B2 constitue un enjeu important, tant sur le plan ethnohistorique local que sur celui des mécanismes généraux d'individualisation et de divergence des traditions céramiques. Selon les traditions historiques, les *Jeme-na* étaient anciennement des forgerons des Dogon. La question essentielle est donc la suivante : ces forgerons mythiques sont-ils ceux dont les femmes pratiquent la tradition B1 ou ceux dont les épouses relèvent de la tradition B2 ? Nous avançons aujourd'hui l'hypothèse qu'il s'agit des forgerons des Houmbébé, dont les femmes pratiquent la tradition B2. L'appartenance des forgerons liés à la tradition B1, en relation étroite avec la sphère politique mossi, pourrait donc n'être qu'un phénomène de recomposition secondaire récent datant du règne de Naaba Kângo (fin du 18^{ème} siècle), étroitement lié à l'histoire de la formation étatique du Yatenga (Izard 1985). Les migrations récentes datant des premières décennies du 20^{ème} siècle en direction de la plaine du Seno ne constitueraient, du moins pour certaines familles, qu'un retour en direction des terroirs anciens.

3.2. Tradition C (forgerons jeme-yelin et dafi)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons appartenant à deux classes artisanales distinctes, les forgerons des Dafi parlant le dioula et les forgerons des Tomo parlant le tomo kan. Des intermariages ont été observés entre les deux groupes. Chez les forgerons des Tomo, il est possible de mettre en évidence à ce niveau une structure qui oppose les deux clans à tendance endogame les mieux représentés : les Arama sur le Plateau et les Djo, légèrement plus nombreux en Plaine. Erikan et Sobengo se concentrent sur le Plateau et entretiennent des liens privilégiés entre eux.

Trois techniques sont présentes dans cette tradition : le modelage et creusage d'une motte (formule : fond $\rightarrow$ panse + bord), le montage en anneau (formule : fond $\rightarrow$ panse + bord) et le pilonnage sur forme convexe (formule : fond + panse $\rightarrow$ panse + bord). Alors que les deux premières sont pratiquées dans toute la région occupée par les deux classes artisanales, le montage sur fond retourné n'est pratiqué que par les potières des Tomo du Plateau et des villages de la Falaise, mais pas dans les villages de plaine (fig. 5). Les outils comprennent des coupelles taillées dans des tessons de poterie, des couteaux à lame recourbée servant au raclage, des lissoirs aménagés dans des fragments de calebasse, ainsi que des demi-tiges de mil servant au raclage. De grands tessons de céramique peuvent servir de support dans la seconde phase des montages des poteries façonnées sur fond retourné.



Fig. 5. La technique du fond retourné (pilonnage sur forme convexe) chez une potière de Koko. Dessin Yves Reymond.

Les diverses sous-traditions C restent très homogènes sur le plan stylistique. Les fonds présentent souvent une surface rugueuse portant encore les traces du raclage au couteau à lame recourbée ayant permis de régulariser la surface du récipient monté sur coupelle. Ce type de traitement de surface est clairement en relation avec des poteries montées sur ce type de support. Les fonds lissés avec un épi de maïs sont par contre en relation avec des poteries montées sur fond retourné. Les décors sont obtenus par impressions roulées de cordelettes ou de rachis d'épi de *Blepharis* sp. Des chevrons et des lignes horizontales tracées avec une paille complètent la décoration. On peut distinguer trois ensembles ayant des répartitions géographiques distinctes. La tradition C1 (forgerons des Tomo), occupe la partie méridionale du Plateau de Bandiagara au sud de la route Somadougou – Bankas, ainsi que les villages de la Falaise, zone de parler tomo. La tradition C2 (forgerons des Tomo), occupe la partie sud-ouest de la plaine du Seno entre Diallassagou et Bankas. Son aire d'extension déborde quelque peu à l'Est l'aire occupée dans la zone de parler teau et togo, ainsi que sur le Plateau en zone donno so. La tradition C2 (forgerons des Dafi) occupe la partie méridionale de la plaine du Seno où elle recoupe partiellement la zone occupée par les traditions B1 et C2, mais ne dépasse pas, au Nord, la piste Somadougou - Koro. Aucune potière dafi n'a été rencontrée sur le Plateau.

L'histoire des traditions C reste totalement inconnue. Seules quelques informations sur l'histoire très récente de la tradition C1 ont été récoltées. La mémoire généalogique des lignées paternelles est relativement peu étendue et se prolonge sur 3 à 4 générations, au maximum sur 6 générations. Les données les plus complètes concernent la dispersion des Arama à partir des villages de la Falaise, en particulier Simi, en direction de l'Ouest et de la marge deltaïque, une migration très récente ne remontant qu'à deux ou trois générations. Ce repeuplement, déjà repérable au niveau des potières de tradition A, doit avoir suivi la phase de repli des années de sécheresses 1912-1945 en direction de la Falaise, mieux dotée en ressources aquifères.

3.3. Tradition D (forgerons jeme-irin et jon-dempé)

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons dits *Irin* et *Jon-Dempe*. Selon les enquêtes menées aujourd'hui par Caroline Robion-Brunner, les *Jon-Dempe* sont de patronyme Dégoga alors que les Karambé, Yanogué, Seiba et Baguééné sont des *Jeme-irin*. Le parler dominant est le mombo, puis on rencontre, par ordre décroissant d'importance, le tomomo so, le bondum dom et l'ampari. Les parlers dogulu dom et donno so sont par contre exceptionnels.

Le façonnage de la céramique se rattache à la technique du creusage de la motte d'argile et s'effectue sur une coupelle d'argile crue reposant parfois sur une dalle de pierre. Les formules rencontrées sont de type : fond + panse → col, ou fond + panse → panse + col lorsque des colombins entrent dans la confection de la partie supérieure de la panse.

Les formes sont relativement diversifiées, ce qui paraît témoigner de l'influence des traditions du Delta. On notera, à côté des formes sphériques et hémisphériques simples, des bols à pied pour les ablutions, des couvercles, des foyers et des braseros. Sur le plan décoratif, les poteries se distinguent par trois registres superposés. La panse est uniformément décorée d'impressions de cordelette roulée, et limitées à la partie supérieure par une bande décorée avec un

rachis d'épi de *Blepharis* sp. Le col, lisse, peut être délimité par des incisions horizontales. Le bord, souvent aplati, peut présenter des lignes incisées.

L'aire de production de la tradition D couvre toute la moitié septentrionale du Plateau avec un centre de gravité situé plutôt à l'ouest.

Selon une tradition récoltée à Ounjougou (Huysecom et al. 1999, Mayor 1999), à une époque, indéterminée, où une pénurie de forgerons se faisait sentir, plusieurs clans d'agriculteurs dogon désignèrent quelques-uns de leurs fils non mariés pour aller apprendre la métallurgie auprès de Djèmè na. Les membres de cette nouvelle caste, dénommée Irin, gardèrent les patronymes de leurs ancêtres et leurs femmes « inventèrent » une nouvelle façon de faire de la céramique, qui, fonctionnellement, paraît plutôt inspirée des techniques céramiques bwa.

4. Traditions d'origines étrangères

Dans certaines régions périphériques, les Dogon utilisent une céramique d'origine étrangère produite sur place (Hombori) ou importée (Contre-escarpe -Nord).

Les villages occupant la dépression située directement en arrière de la Contre-escarpe-Nord du Plateau importent de la céramique somono du Delta intérieur produite notamment à Kona. Cette céramique est, semble-t-il, la seule utilisée à l'ouest en zone de parler tiranige diga. La zone de parler bondum recèle par contre quelques potières de tradition D, femmes de forgerons de patronyme Yanogué, mais la plus grande partie de la poterie utilisée provient de Kona. Les femmes dogon de la région s'approvisionnent en effet sur le marché de cette agglomération où elles acquièrent des poteries somono en échange de produits locaux. Elles diffusent ensuite les poteries qu'elles n'utilisent pas, ainsi que du poisson sec, sur les marchés du Plateau, notamment à Kenndié (Kinndé sur la carte), où elles échangent les produits du Delta contre des oignons, ainsi qu'à Dé, où elles se procurent des arachides. Nous avons ici un cas très exceptionnel où des femmes de paysans assurent une activité économique généralement réservée aux marchands.

On notera également que les potières de Fatoma diffusent aujourd'hui leurs produits en charrette dans toute la frange orientale du Plateau central. Tout à l'est, le Hombori présente quant à lui l'étape ultime d'une déculturation du peuplement dogon. Les habitants des villages, anciennement considérés comme dogon, se disent aujourd'hui sonraï. Nous n'avons identifié aucune céramique actuelle de tradition dogon dans la région. Toute la zone est approvisionnée en céramiques par des potières, femmes de forgerons sonraï. Des familles de cette caste sont en effet présentes dans de nombreux villages. Les montages observés révèlent une production originale distincte de la production sonraï du nord du Delta intérieur du Niger. La céramique est montée par pilonnage sur dépression maçonnée ou sur un moule d'argile crue présentant une protubérance basale, propre au Hombori. Dans de rares cas, une natte commune peut également recouvrir la dépression servant à monter les poteries les plus grandes. Le fait le plus original concerne la présence d'un décor de la panse à la cordelette roulée, exceptionnellement associé à la technique du pilonnage. La réalisation de ce type décor nécessite l'adjonction

secondaire d'une couche d'argile très molle car la pâte utilisée pour le pilonnage est trop sèche pour se prêter à des décors imprimés-roulés.

5. Vers certaines généralisations

Au long de nos enquêtes, nous avons cherché certaines régularités permettant de rendre compte des relations pouvant exister entre les divers peuplements du Pays dogon et les diverses traditions céramiques, dont l'individualité ne fait aucun doute. Le travail de description que nous menons ne peut être utile sur le plan archéologique que si nous pouvons dégager des régularités applicables à d'autres situations historiques observées, tant dans le monde actuel que dans le passé, un travail de décontextualisation inhabituel en ethnographie. Ce dernier commence à porter ses fruits comme en témoigne la récente synthèse historique proposée par Anne Mayor sur l'histoire des populations de la Boucle du Niger (Mayor-Huysecom 2005).

Sur le plan linguistique, nous voyons se dessiner une bonne adéquation entre les différentes zones dialectales et les traditions (tableau 2). L'association de la tradition A avec les groupes de paysans dogon de parlers dogulu, donno, teau, togo, toro et, plus partiellement, jamsay, est claire, comme est claire l'absence de la production de cette céramique dans les autres groupes. Il serait intéressant de tester cette opposition en menant une étude plus approfondie des ressemblances dialectales et sur une approche historique de la question. On peut en effet se demander si le regroupement effectué sur la base de la tradition A ne pourrait pas révéler une communauté d'origine des populations pratiquant cette tradition, origine remontant au moins au 15^{ème} siècle. La situation chez les clans de forgerons est plus complexe vu l'indépendance relative de ces artisans par rapport au peuplement paysan.

D'une façon générale, nous repérons des mécanismes distincts assurant l'individualisation et la diffusion des traditions céramiques dans l'espace au sein de ces classes sociales largement endogames. La logique de la recherche des terroirs agricoles explique la diffusion d'une céramique d'agriculteurs. Les besoins en instruments aratoires et en armes, donc en artisans du fer, sont à la base de l'installation des clans de forgerons dans les divers villages. Ce mécanisme conditionne le mode d'évolution des sphères d'endogamie et de mariage des épouses, donc des zones de production de la céramique. Dans ce cas, la logique de la céramique découle de la logique du fer.

Dans les zones centrales du Plateau et de la Falaise, une tradition céramique unique peut englober plusieurs sphères d'endogamie distinctes, ainsi que des communautés parlant des dialectes différents. Sur le plan historique, l'ensemble défini par la tradition artisanale signale probablement une communauté d'origine plus ou moins lointaine. Cette règle concerne aussi bien les agriculteurs que les clans de forgerons (unité historique des populations pratiquant la tradition A, dynamique historique des traditions B). La tradition artisanale conserverait ici une plus grande stabilité historique que la langue. Sur le plan historique, l'expansion des agriculteurs à l'extérieur des zones refuges occupées en périodes d'insécurité, notamment dans la plaine du Seno, s'accompagne de l'expansion de leur tradition céramique lorsque des liens sociaux (par exemples des mariages) sont maintenus avec les villages d'origine situés sur

la Falaise. Enfin, les traditions céramiques des agriculteurs et des forgerons restent imperméables les unes aux autres, même lorsqu'elles coexistent dans les mêmes régions et souvent dans les mêmes villages. Les transferts techniques et esthétiques sont, dans cette confrontation, réduits au minimum.

Dans les zones marginales, les contacts entretenus avec les populations voisines comme les Peul constituent un facteur d'altération des traditions céramiques. L'acculturation propre aux zones marginales, visible dans l'acquisition de traits techniques isolés provenant de l'environnement étranger, trouve son parallèle dans le développement d'une situation de bilinguisme et dans l'adoption, comme deuxième langue, du dialecte local (traditions A et B du Dianwéli). Cette acculturation porte sur des composantes qui n'altèrent pas les fondements de la chaîne opératoire de montage, mais peuvent avoir de profondes répercussions sur l'esthétique des récipients. On notera également que les technologies les moins sophistiquées nécessitant les apprentissages les plus courts constituent de piètres indicateurs ethniques. C'est le cas notamment de l'acquisition de la technique du fonds retourné par les Rimaïbé et les Dogon du Gourma-des-Monts et de la formation de la tradition E. Il arrive enfin que l'approvisionnement en céramique se fasse de façon dominante ou même exclusive à partir de marchés périphériques où sont proposées des céramiques de tradition totalement étrangère, jugées de meilleure qualité (céramique somono de Kona et de Fatoma, dans une moindre mesure céramique peul).

Dans les zones isolées enfin, les populations dont les traditions céramiques sont seulement assumées par des femmes de caste peuvent, en cas de pénurie, passer des contrats avec des artisans étrangers. L'isolement géographique est également un facteur de disparition des traditions céramiques comme c'est le cas chez les Dogon du Hombori. Dans des situations d'isolement, la perte de l'identité ethnique s'accompagne de la perte de la tradition céramique et l'acquisition d'une nouvelle identité entraîne l'apparition d'une nouvelle tradition céramique. Ces changements affectent également la langue.

En l'état actuel des recherches, nous comprenons aujourd'hui mieux les mécanismes qui fondent les liens que l'on peut observer entre les diverses communautés dogon et les traditions céramiques. Beaucoup reste à faire, notamment au niveau des paramètres linguistiques, un domaine qui nécessite de nouvelles études indispensables à une compréhension en profondeur de l'histoire du Pays dogon (Gallay et al. 1995).

Phase 1	Phase 1 : support	Phase 2
Fond		Panse + Bord
Moulage sur forme concave	Moule + tournette	Colombins (+++ rangs)
Creusage de la motte	Coupelle argile crue	Colombins (+++ rangs)
Modelage	Tesson-coupelle	Colombins (+++ rangs)
Montage en anneau	Tesson-coupelle	Colombins (+++ rangs)
Fond + Panse (moitié inférieure)		Panse (moitié supérieure) + Bord
Moulage sur forme convexe	Poterie retournée	Colombins (++) rangs)
Pilonnage sur forme concave	Moule massif	Colombins (++) rangs)
Pilonnage sur forme concave	Dépression dans le sol	Colombins (++) rangs)
Fond + Panse		Bord
Pilonnage sur forme concave	Natte	Colombins (1 rang)
Pilonnage sur forme concave	Moule massif	Colombins (1 rang)
Pilonnage sur forme concave	Dépression dans sol	Colombins (1 rang)

Tableau 1. Options retenues pour le montage des céramiques dans les traditions de la boucle du Niger (Delta intérieur et Pays dogon).

Régions	Parlers	Traditions céramiques							
		Kona, etc	D	A	C	B1	B2	E	Sonrai
Plateau W	Banggi me	●	-	-	-	-	-	-	-
Plateau NW	Tiranige diga	●	-	-	-	-	-	-	-
Plateau N	Bondum dom	●	●	-	-	-	-	-	-
Plateau W	Mombo	●	●	-	-	-	-	-	-
Plateau centre	Ampari	●	●	-	-	-	-	-	-
Plateau NE	Tommo so	-	●	?	-	-	-	-	-
Plateau centre	Dogulu dom	-	●	▲	-	-	-	-	-
Plateau SE	Donno so	-	●	▲	●	-	-	-	-
Seno centre S	Teau kan	-	-	▲	●	-	-	-	-
Seno centre	Togo kan	-	-	▲	●	●	-	-	-
Seno centre N (1)	Toro soo	-	-	▲	●	●	-	-	-
Plateau S	Tomo kan	-	-	▲	●	-	-	-	-
<i>Seno S</i>	<i>Dioula</i>	-	-	-	●	-	-	-	-
Seno S	Tomo kan	-	-	-	●	●	-	-	-
<i>Seno centre et N</i>	<i>Moose</i>	-	-	-	-	●	-	-	-
Seno SE	Jyamsay tegu	-	-	▲	-	●	●	-	-
Gourma-des-Monts	Toro tegu	-	-	-	-	●	-	▲	-
Gourma-des-Monts	<i>Peul-Rimaibe</i>	-	-	-	-	-	-	▼	-
Hombori	Sonrai	-	-	-	-	-	-	-	●

Tableau 2. Concordances entre traditions céramiques et dialectes du Pays dogon. Triangles sur base : Céramiques des paysans. Triangles sur pointe : céramique de classe servile. Rond : céramiques des clans de forgerons. Italiques : dialectes ou traditions céramiques étrangers aux Dogon. 1. Présence d'une famille de forgerons des Tomo (tradition C) à Anakanda, seul village de parler toro du Plateau.

BIBLIOGRAPHIE

- BEDAUX (R.M.A.), LANGE (A.G.). 1983. Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain au Moyen-Age : la poterie. *J. de la Soc. des Africanistes*, 54, 1, 2, 5-59.
- BEDAUX (R.M.A.). 1986a. Pottery variation in present day Dogon compounds (Mali) : preliminary results. In : *Variation, culture and evolution in African populations. Papers in honour of Dr. H. VILLIERS*. Johannesburg : Witwatersrand Univ. Press, 241-248.
- BEDAUX (R.M.A.). 1986b. Recherches ethnoarchéologiques sur la poterie des Dogons (Mali). In : FOKKENS (H.), BANGA (P.), BIERMA (M.), ed. *Op zoek naar mens en materiële cultuur. Feestbundel aangeboden aan J.D. VAN DER WAALS*. Groningen : Rijks Univ, 117-146.
- BEDAUX (R.M.A.), GALLAY (A.), MACDONALD (K.C.). 2003. L'archéologie des Dogon de l'Est : Nokara, Sarnyéré et Douentza. In : BEDAUX (R.), VAN DER WAALS (J.D.), ed. *Regards sur les Dogon du Mali*. Leyde : Rijksmus. voor Volkenkunde ; Gand : Snoeck, 40-47.
- CALAME-GRIAULE (G.). 1956. Les dialectes dogon. *Africa : J. of the Int. Afr. Inst.* (London), 62-72.
- GALLAIS (J.), MARIE (J.), MARIE (J.), collab. 1975. *Pasteurs et paysans du Gourma : la condition sahélienne*. Paris : Eds du CNRS. (Mém. du Centre d'étud. de géographie tropicale, CEGET, Bordeaux).
- GALLAY (A.). 2002. *La tradition céramique des forgerons djémé na de la plaine du Séno (Mali)*. *Bull. du Centre genevois d'anthrop.*
- GALLAY (A.). 2003. *Les traditions céramiques dogon*. In : BEDAUX (R.), VAN DER WAALS (J.D.), ed. *Regards sur les Dogon du Mali*. Leyde : Rijksmuseum voor Volkenkunde ; Gand : Snoeck, 160-169.
- GALLAY (A.). 2005. *Céramiques, styles, ethnies : les traditions céramiques du Delta intérieur du Niger (Mali) entre ethnologie et archéologie*. In : Martinelli (B.), ed. *L'interrogation du style : anthropologie, technique et esthétique. Colloque du CNRS : Style et expressions stylistiques - approches ethnologiques (17-19 nov. 1999 ; Collège de France, Paris)*. Aix-en-Provence : Publs de l'Univ. de Provence, 97-115.
- GALLAY (A.), HUYSECOM (E.), MAYOR (A.). 1995. Archéologie, histoire et traditions orales : trois clés pour découvrir le passé dogon. In : HOMBERGER (L.), ed. *Die Kunst der Dogon. Cat. de l'exposition (Zürich, 1995)*. Zürich : Museum Rietberg, 19-43.
- GALLAY (A.), SAUVAIN-DUGERDIL, (C.), collab. 1981. *Le Sarnyéré Dogon : archéologie*

d'un isolat, Mali. Paris : Ed. ADPF. (Recherche sur les grandes civilisations, Mém. ; 4).

GALLAY (A.), CEUNINCK (G. de). 1998. Les jarres de mariage décorées du Delta intérieur du Niger (Mali) : approche ethnoarchéologique d'un "bien de prestige". In : FRITSCH (B.), MAUTE (M.), MATUSCHIK (I.), MÜLLER (J.), WOLF (C.), ed. Tradition und Innovation : prähistorische Archäologie als historische Wissenschaft : Festschrift für Christian Strahm. Rahden : M. Leidorf. (Int. Archäologie, Studia honoraria ; 3), 13-30.

GALLAY (A.), CEUNINCK (G. de) et KALAPO (Y.), GUINDO (E.) collab. 2001. *Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport des missions décembre 1998 et février 2000*. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie.

GALLAY (A.) et KALAPO (Y.), GUINDO (E.) collab. 2001. *Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport de la mission novembre-décembre 2000*. Genève : Département d'anthropologie et d'écologie.

GALLAY (A.) et KALAPO (Y.), GUINDO (E.) collab. 2002. *Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport de la mission février 2002*. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie. (Rapport non publ.).

GALLAY (A.) et KALAPO (Y.), GUINDO (E.) collab. 2003. *Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport de la mission janvier-février 2003*. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie. (Rapport non publ.).

GALLAY (A.) et KALAPO (Y.), GUINDO (E.) collab. 2004. *Etude ethnoarchéologique des traditions céramiques dogon : rapport de la mission janvier-février 2004 et bilan général*. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie. (Rapport non publ.).

GRIAULE (M.). 1938, rééd., 1963, 1983. Masques dogons. Paris : Inst. d'ethnologie. (Trav. et mém. ; 33).

HOCHSTETLER (J.L.), & DURIEUX (J.A.), Durieux-Boon (E.I.K.), collab. 2004. Sociolinguistic survey of the Dogon language area. Dallas, USA : SIL Int.

HUYSECOM (E.), BEECKMANN (H.), BOËDA (E.), DOUTRELEPONT (H.), FEDOROFF (N.), MAYOR (A.), RAEI (F.), ROBERT (A.), SORIANO (S.). 1999. Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest : rapport de la seconde mission de recherche (1998-1999) sur le gisement d'Ounjougou (Mali). In : Jahresbericht 1998. Zürich, Vaduz : FSLA, Fondation Suisse-Liechtenstein pour les rech. archéol. à l'étranger, 153-204.

IZARD (M.). 1985. Le Yatenga précolonial : un ancien royaume du Burkina. Paris : Karthala. (Hommes et sociétés ; 3, Histoire et géographie).

MAYOR (A.). 1999. Histoire des peuplements pré-dogon et dogon sur le plateau de Bandiagara (Mali). In : ROOST-VISCHER (L.), MAYOR (A.), HENRICHSEN (D.). Brücken

und Grenzen - Passages et frontières. Münster : LIT Verlag, (Forum des Africanistes 2), 224-243.

MAYOR-HUYSECOM (A.). 2005. Traditions céramiques et histoire du peuplement dans la Boucle du Niger (Mali) au temps des empires coloniaux. Volume 1 : texte; volume 2 : figures et annexes. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ., Atelier de reprod. de la Section de physique. (Thèse de doctorat : Fac. des sci. Section de biol. ; Archéol. préhist. ; Sc 3686).

ROUX (V.), CORBETTA (D.), collab. 1990. Le tour du potier : spécialisation artisanale et compétences techniques. Paris : Eds du CNRS. (Monogr. du Centre de recherches archéol. (CRA) ; 4).

Note 1.

Les missions qui ont permis, entre 1998 et 2004, de réunir les matériaux de cette étude font partie du programme de recherche international "Peuplement humain et évolution paléoclimatique en Afrique de l'Ouest", placé sous la responsabilité d'Eric Huysecom de l'Université de Genève. Ont participé à nos travaux : Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines du Mali, Elisée Guindo de Mopti ainsi que Mamoudou et Amangara Tessougué de Dimmbal. Que tous soient ici remerciés de leur amicale et efficace collaboration. Notre reconnaissance va également : à l'Institut des sciences humaines du Mali et à son directeur, Kléna Sanogo, à Lassana Cissé et à la Mission culturelle de Bandiagara, à tous les membres du Consulat de Suisse à Bamako, à nos collaborateurs et collaboratrices du Département d'anthropologie et d'écologie, et naturellement, à toutes les potières que nous avons rencontrées et à tous les villageois qui nous ont toujours si aimablement accueillis. Le financement de ces travaux a été assuré par le Fonds national de la recherche scientifique (FNRS), par la Fondation Suisse Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger (FSLA) et par l'Université de Genève.

Note 2

On notera les équivalences suivantes avec les dénominations utilisées dans certains de nos écrits antérieurs et aujourd'hui abandonnées : tradition C1 (Tomo) = tradition C, tradition C2 (Tomo) = tradition G, tradition C2 (Dafi) = tradition H.